

PROLOGUE

Un grincement lugubre déchira la quiétude de cette nuit sans lune. Alors que les ténèbres étendaient ses sombres tentacules sur les arbres du verger aux branches à moitié dénudés, une faible lueur se diffusa soudain par l'entrebâillement d'une porte qui s'ouvrait. Une ombre s'y faufila, le dos courbé, avançant avec difficulté. Un râle sourd, un soubresaut, une flaque de bile s'écrasa entre ses pieds. L'apparition ne dura pas plus de deux minutes, avant de disparaître à nouveau.

Derrière les planches de la vieille grange, un corps inerte gisait dans une mare pourpre. À quelques mètres à peine, un chien sans vie reposait, entouré de cinq de ses congénères qui geignaient faiblement sur sa dépouille. Tout près de lui, c'est d'une main tremblante que la silhouette saisit la lame qui baignait dans le liquide poisseux. Un mélange de sang et de sueur rendait le manche en cuir glissant. Entaillant difficilement la peau encore tendre du macchabée, l'arme déviait, laissant une trace irrégulière du pubis jusqu'au torse.

S'arrêtant à nouveau pour aller vomir, l'exécution se trouvait ralentie. Les doigts s'enfonçaient maintenant dans l'incision à peine assez profonde. À certains endroits, c'est à deux mains que la chair dut être séparée l'une de l'autre. Ayant enfin accès aux viscères, les deux bras plongèrent dans la plaie pour en retirer les tripes, qui furent jetées dans un seau posé à côté. Utilisant les techniques de chasse et de préparation du gibier qui ne lui étaient pas étrangères, les intestins rejoignirent les restes précédents, alors que le cœur et le foie étaient nettoyés et lâchés dans un second récipient. L'opération dura près d'une heure, avant que le corps fût totalement vidé, prêt au dépeçage.

Abandonnant le couteau pour une scie électrique aux pointes élimées, le silence qui régnait fut remplacé par le son grinçant de l'outil. Dès que les dents entamèrent la peau recouvrant les chevilles, une giclée de sang et de morceaux de chairs déchiquetées tacha la bâche de plastique. Une nouvelle crise de vomissement. Le pied fut séparé difficilement de la jambe et fut jeté dans une chaudière encore vide.

Poursuivant la corvée de dépeçage, le bruit agaçant de l'appareil électrique s'arrêta brusquement. La lame, coincée dans le tibia, empêchait d'en terminer la coupe. Après être sorti à nouveau, la scie fut remplacée par une tronçonneuse. Plus puissante que la

précédente, elle résonnait avec force dans l'endroit clos, accompagné par le hurlement soudain des chiens. Elle déchirait maintenant facilement la peau flasque et continuant aisément son chemin à travers les os. Malgré les bâches de plastique qui couvraient une partie de la grange, du sang, des morceaux de chair et de la poussière d'os se répandait un peu partout. Le décor était macabre. Les animaux reniflaient les chaudières avant d'être sévèrement repoussés. S'éloignant piteusement, ils cherchaient au sol les fragments dont ils pouvaient se régaler.

Après trois heures du travail pénible de dépeçage, il ne restait plus qu'à détacher la tête du torse. Le tronc, séparé au niveau de la taille, s'égouttait sur un crochet de boucher. Incapable d'exécuter cette opération, la tronçonneuse dut s'y reprendre à cinq fois afin d'entamer la coupe funeste. Chacune des interruptions était suivie de haut-le-cœur souffrants.

Bien avant que les rayons du soleil ne percent les ténèbres de cette nuit affreuse, les morceaux du corps se retrouvèrent tous à bouillir dans les deux grands chaudrons industriels remplis d'eau et d'épices. Dans le dernier seau à quitter la grange, le visage du macchabée regardait son bourreau de ses yeux morts. Sur le comptoir de la cuisine, la mijoteuse était prête à recevoir la pièce de résistance. Dans un bouillon de bœuf relevé de deux feuilles de laurier et d'un oignon taillé grossièrement, la tête fut déposée. Les ronds de la cuisinière allumés réchauffaient tellement la maison que des fenêtres durent être ouvertes malgré la fraîcheur de la nuit, dégageant une odeur de viande alléchante.

Des heures furent nécessaires pour retirer les bâches et nettoyer le sol et les murs. Les chiens aussi passèrent à tour de rôle sous le jet chaud de la douche. Plusieurs lavages se répétèrent pour chacun afin de faire disparaître toutes les traces physiques des derniers événements.

Quand les portes de la grange s'écartèrent de nouveau, l'aube naissante laissait percevoir ses lumières à travers les brumes matinales de cette journée d'automne. Une ombre poussant une brouette s'évapora dans le brouillard, accompagné de son cortège canin. Seul le son de la roue grinçante brisait le silence. La pénombre fut rapidement remplacée par la grisaille. La pluie menaçait, mais la petite charrette continuait d'avancer avec détermination. À l'orée de la forêt, là où le verger se terminait, une tombe fut creusée. La pauvre bête y fut enterrée et une croix plantée. Après s'être recueillie sur son disparu,

la procession s'enfonça dans les bois, transportant le seau rempli d'ossements et d'entrailles du macchabée. Jeté dans un trou anonyme parmi les arbres, rien n'en marquait l'emplacement. Plus d'un kilomètre distançait la dépouille de l'animal des vestiges du monstre qui l'avait tué.

Après plusieurs heures de sommeil bien mérité, la chair bouillie avait été séparée des os et amalgamée aux restes de gibier, résultat d'une chasse précédente. Alors que la nuit avait une nouvelle fois remplacé le jour, les effluves délicieuses remplissaient la maison. Les chiens s'énervant devant la cuisinière, les premiers morceaux à sortir du hachoir furent déposés dans chacune de leurs gamelles. Vint ensuite la mise en conserve du mélange de viande humaine et de celle d'orignal. Dans la chambre froide du sous-sol, une centaine de boîtes s'alignaient maintenant, étiquetées « Pâté pour chiens ».